

**Shūsaku Endō**  
**L'APPRENTISSAGE DE LA COMPASSION**

**Diane de Margerie**  
**Le Magazine littéraire**  
**supplément spécial littérature japonaise**  
**n° 352, 1997**



Peu d'écrivains sont aussi obsessionnels que Shūsaku Endō. Mais de là vient sa force. On se souvient comment le narrateur de *La Recherche* explique à Albertine « *que les grands littérateurs n'ont jamais qu'une seule œuvre* » – ainsi Vinteuil, Barbey d'Aureville ou Thomas Hardy. Pour Shūsaku Endō, le grand thème récurrent est celui d'un déchirement entre deux culpabilités. Déchiré d'être catholique tout en étant japonais. Baptisé d'office du nom de Paul à l'âge de onze ans, sous l'influence d'une mère catholique fort dévote, Endō, qui est mort l'an dernier, n'a cessé d'écrire des romans où la foi catholique semble mal adaptée à la mentalité des Japonais en même temps qu'il dénonce la cruauté à l'égard des martyrs chrétiens qui furent torturés et massacrés par eux. De ce point de vue, *Silence* (éd. Denoël, 1992), sous couvert de faits historiques (les persécutions des chrétiens en 1632) est un des romans les plus révélateurs d'Endō. On y voit un prêtre perdre la certitude de sa foi de missionnaire et la renier sous les tortures – le voici nommé par les enfants du lieu *Paul l'Apostat*. Livre remarquable sur les silences de Dieu au moment crucial, sur la cruauté de l'absence, l'impassibilité de la nature, sur le sadisme des hommes. Un malheureux borgne, disciple du prêtre, a été supplicié – mais rien ne change à cause de ce martyr, personne n'est convaincu ; il n'y a pas de vérité plus haute qu'une autre, tout continue : « *...la tranquillité de la cour, le chant de la cigale, les ailes palpitantes des mouches. Un homme est mort. Et le monde demeurerait immuable comme si rien ne s'était passé.* »

Et certes, dans le *Silence*, les questions se font insidieuses et les assertions de l'interprète (qui réussit à faire apostasier le prêtre) sont persuasives : « *Le chemin de la miséricorde n'est que le renoncement à soi-même. Personne ne devrait se soucier de faire du prosélytisme pour sa propre croyance religieuse. Aider les autres selon le Bouddha ou selon le Christ est un enseignement identique dans les deux religions.* » Shūsaku Endō est persuadé que les conversions sont à base d'abus de pouvoir ; que la religion catholique, la Bible, l'Ancien Testament ont aussi leur cruauté. (On lira, pour voir l'autre « volet », la cruauté d'un certain bouddhisme à travers la description, atroce, des huit enfers d'après le moine Genshin dans l'excellent livre de René de Ceccatty sur saint François Xavier<sup>1</sup>).

Le dernier livre paru d'Endō, *Une femme nommée Shizu*, réunit toutes ses hantises dans un ensemble percutant de dix nouvelles où l'on retrouvera beaucoup des thèmes mentionnés, comme dans le récit *Les Derniers martyrs* (les chrétiens suppliciés en 1867 lors d'une quatrième persécution). Une autre obsession d'Endō déjà présente dans *Le Fleuve sacré* (éd. Denoël, 1996) est celle de la guerre en Mandchourie où les soldats japonais furent contraints à des actes de cannibalisme afin de pouvoir survivre (*Le Dernier souper*). Remarquable, le récit intitulé *Les Ombres sur l'enfance* d'un garçon élevé par sa mère dans l'admiration d'un prêtre – garçon tiraillé entre la mère et le père, avec cette peur partagée par tant de personnages d'Endō – d'être un traître, tantôt à l'un, tantôt à l'autre de leur univers.

Mais ce prêtre, finalement, se révèle hypocrite et louche, si bien que le garçon perd sa foi d'enfant : « *Contrairement à la plupart des convertis, je n'avais pas choisi ma foi de mon plein gré. Pendant longtemps ma foi avait été liée à l'amour que j'éprouvais pour ma mère et au respect que vous m'inspiriez. Cette partie de ma foi a été trahie aux racines.* » Le mot racine revient indéfiniment dans Louvre de Shūsaku Endō : c'est que rien n'est limpide, et cela depuis le début – le plus souvent tout est pourri à la racine. C'est la nature humaine qui le veut ainsi. (Et puis reste à savoir si les convertis choisissent leur religion.)

Passionné par les œuvres de Mauriac, de Bernanos, de Claudel et de Maritain, Endō est venu étudier à l'université de Lyon après la guerre. Dès l'adolescence, le voici donc partagé entre deux civilisations comme il fut, dès l'enfance, partagé entre deux religions. La compassion : tel est le sentiment qui règne, ou qui voudrait régner, dans son univers où les événements sont toujours dramatiques, au point d'être souvent meurtriers. La vieillesse l'a hanté aussi, comme le prouvent ses nouvelles : *Un homme de cinquante ans*, *Un homme de soixante ans* où se fait jour une ironie résignée à l'égard du couple : à la façon de Henry James, l'auteur conclut « *On ne sait jamais tout l'un de l'autre* ».

Ce que recherchait Endō avec une douloureuse obstination, c'est la sérénité. Le détachement. « *La laideur de la vieillesse c'est de ne pouvoir me détacher des misérables liens qui me retiennent à la vie* » écrit-il ici. Voici un livre dont les nouvelles se lisent comme autant de facettes du moi – un livre sur les faibles qui ne sont pas coupables d'avoir un corps qui peut être rompu, sur l'horreur inutile de vouloir briser les esprits ; sur la toute-puissance du destin et l'aviilissement lié aux guerres. Une œuvre courageuse, réaliste, sans masques, qui n'évite rien, mais qui regarde en face les lâchetés liées au fait d'être vivant, comme la désinvolture féroce de bien des jugements.

*Une femme nommée Shizu*, Shūsaku Endō. Traduit par Minh Nguyen-Mordvinoff. Ed. Denoël, 125 F.

<sup>1</sup> René de Ceccatty : *L'extrémité du monde*, éd. Denoël, 1983.